Lotze : platoniser Kant ?

Charlotte Morel

▶ **To cite this version:**

Charlotte Morel. Lotze : platoniser Kant ?. Philosophie, 2019, Phénoménologie et platonisme, 141, pp.4-18. 10.3917/philo.141.0004 . halshs-02417974

HAL Id: halshs-02417974
https://shs.hal.science/halshs-02417974

Submitted on 18 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHARLOTTE MOREL

LOTZE : PLATONISER KANT ?

Le chapitre que Lotze consacre à l'interprétation des Idées platoniciennes dans la troisième partie de sa *Logique* de 1874, se signale par l'influence profonde qu'il exerça sur les esprits et non des moindres : dans les générations suivantes, Husserl, Windelband, Rickert, Heidegger, s'y réfèrent directement et le commentent, quitte à prendre position contre lui à un moment ou un autre de leur propre parcours[1]. Husserl notamment, quelles que soient ses autres réserves concernant la théorie de la connaissance de Lotze, reconnaît par deux fois sa dette à l'égard de cette « interprétation géniale[2] ».

Ce qui fut déterminant pour Husserl, ce fut la découverte de « contenus en soi » dont le mode d'être est posé comme purement idéal, soit « valides » indépendamment de l'existence de quelconques objets donnés empiriquement, et indépendamment du fait de se voir actuellement pensés à titre de « représentations » par l'esprit. Mais par ailleurs, la lecture néokantienne de Lotze nous confrontera à une dimension bien différente (dans sa version badoise, en l'occurrence celle de Windelband) :

> [Le] monde incorporel n'est pas non plus seulement un règne de formes logiques déterminantes, pour lesquelles nous aurions à considérer – selon une très fine interprétation de Lotze – un « valoir » [*Gelten*], et non un être ou un être de nature supérieure. Effectivement cette conception est séduisante pour la pensée moderne marquée par l'empreinte la philosophie kantienne de la connaissance, et contient assurément la seule possibilité de défendre durablement le platonisme[3].

Si ce chapitre que Lotze consacre aux Idées de Platon a donc une histoire illustre *a parte post*, la lecture proposée par Windelband suggère qu'il faut en même temps se tourner *a parte ante*, pour s'interroger parallèlement sur un rapport sous-jacent à Kant. J'entreprendrai ici de montrer qu'en effet, la lecture de Platon par Lotze n'est pas indépendante de celle de Kant – en replaçant pour cela notre chapitre dans l'économie

---

[1] LOTZE, *System der Philosophie. Erster Teil. Logik*, Leipzig, Hirzel, 1874, 1880[2] ; le texte cité ici est celui de la réédition de G. GABRIEL : LOTZE, *Logik, Drittes Buch. Vom Erkennen*, Hamburg, Meiner, 1989 (basé sur l'édition de G. MISCH, Leipzig, Meiner, 1928[2]). L'ouvrage n'est pas traduit en français, mais il existe une traduction du chapitre concerné par Arnaud DEWALQUE : *Philosophie*, n° 91, 2006, p. 3-23. – H*Die Frage nach der Wahrheit*: voir *Gesamtausgabe* (GA), Frankfurt am Main, Klostermann, II. Abt., Bd 21, § 9, p. 62-88 () ; *Die Lehre vom Urteil im Psychologismus*, GA I, Bd 1. *Frühe Schriften*, p. 170 ; *Sein und Zeit*, GA I, Bd 2, § 33. 3, p. 207 ; non plus sur la *Geltung* mais sur la « philosophie de la valeur » : cours de 1919 *Phänomenologie und tranzendentale Wertphilosophie* (GA II, Bd 56-57 : § 2, p. 136-139 ; § 3, p. 143). – Wilhelm WINDELBAND, cf. *infra*, note 3. – Heinrich RICKERT, *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung. Eine logische Einleitung in die historischen Wissenschaften*, Freiburg/Leipzig, Mohr, 1896, chap. 1, IV, p. 97.

[2] « Entwurf einer Vorrede zu den *Logischen Untersuchungen* »(1913), *Tidjschrift voor Philosophie*, Louvain, 1, 1939 ; *id*., *Articles sur la logique*, trad. fr. J. ENGLISH, Paris, PUF, 1995[2], « Esquisse d'une préface aux Recherches logiques », p. 378-379 ; « Recension von PALAGYI », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, n° 31, 1903, p. 290 ; *id*., *Articles sur la logique*, p. 216. Les deux références sont données par Françoise DASTUR, « Husserl, Lotze et la logique de la "validité" », *Kairos*, n° 5, 1994, p. 33.

[3] Wilhelm WINDELBAND, *Lehrbuch der Geschichte der Philosophie*, 1892 ; 1921[9-10], éd. E. Rothacker, 1re partie, chap. 3, § 11, p. 97-98. Toutefois ce passage n'apparaît qu'après 1912.

d'ensemble du 3e livre de la *Logique*, que Lotze consacre à l'articulation de la logique à la théorie de la connaissance.

LOTZE ET PLATON : DEGAGER LE « MONDE DU PENSABLE »

En 1864, le premier chapitre du livre VIII de *Mikrokosmus* consacre déjà plusieurs pages à la doctrine platonicienne des Idées, et déjà, comme dix ans plus tard, en lien avec la question de la connaissance[4]. Mais quoique marqué d'admiration, le rapport de Lotze à la théorie des Idées y reste encore *négatif* (comme elle l'était aussi en 1841)[5].

Ce n'est plus le cas en 1874. Mais pour quels objectifs ? Le point de départ est pris dans la perspective du *Théétète*, dans la mesure où celui-ci répond lui-même au problème du scepticisme : c'est par l'analyse de ce problème sceptique, en effet, que Lotze ouvre le 3e et dernier livre de sa logique dédié au passage entre logique et théorie de la connaissance[6]. Je vais revenir sur cette entame, mais nous pouvons aussi noter dès à présent que le texte contient de façon implicite des références à la perspective de Platon dans le *Timée*, le *Sophiste*, le *Parménide*, le *Philèbe*, le *Phédon*, le *Phèdre*. La lecture lotzéenne de la « doctrine des Idées » prend donc la forme d'une *synthèse* de la pensée platonicienne telle qu'un lecteur-interprète du corpus platonicien peut essayer de la restituer en cherchant à en saisir l'enjeu philosophique global, et non les variations et inflexions d'un texte à l'autre d'un point de vue exégétique et historiographique.

Le second chapitre, celui que Lotze intitule le « monde des Idées », s'attaque explicitement à la tâche de « dégager les points fixes de la certitude » qu'il est possible d'acquérir à partir de la seule chose qui se donne à nous : un « monde de représentations » (cf. III.1, § 304, § 306, § 308, § 311-312 : le premier moment essentiel que veut établir Lotze dans sa théorie de la connaissance est en effet la nécessité de renoncer à l'opposition d'un tel monde des représentations et d'un « monde des choses[7] »).

> Même si on cesse de se préoccuper de cette relation inaccessible qui serait celle du monde des représentations à un monde d'objets qui lui soit étranger, reste à mener un autre examen – qui cherchera à identifier, *à l'intérieur* du monde des représentations, les points fixes, les

---

[4] LOTZE, *Mikrokosmus. Ideen zur Naturgeschichte und Geschichte der Menschheit. Versuch einer Anthropologie*, t. 3 (1864), livre VIII, chap. 1, Leipzig, Meiner, 1923[6], p. 206-211. – On y trouvera d'ailleurs déjà la distinction de l'*être* (des choses) et du *valoir* (des vérités), que le chapitre du « Monde des idées » expansera ensuite dans la distinction de quatre acceptions du terme de « réalité » (*Wirklichkeit*).

[5] « La doctrine platonicienne des Idées fut la première tentative grandiose, tentative restée vaine quoiqu'ayant exercé une influence très durable, de saisir la nature des choses (*der Sache*) dans les concepts généraux de notre penser » (*ibid*., p. 206). Cet énoncé liminaire est à replacer dans le contexte des objectifs qui sont ceux de LOTZE dans ce chapitre : dénoncer comme une erreur le geste de transférer la tâche de la métaphysique, ou « connaissance des choses », à la logique (doctrine des « formes du penser »).

[6] LOTZE, *Logik*, III.2, § 313, p. 506 ; voir aussi § 318, p. 502-503 : les réponses faites au mobilisme et au relativisme renvoient également, entre les lignes, au *Théétète*.

[7] LOTZE, op.cit., III.1, § 312, p. 504 (voir aussi le 4e chapitre : § 337, au début). Au § 311, LOTZE a entrepris de montrer que le scepticisme antique n'a cessé d'être pris dans ce « préjugé », dont lui-même fait aussi une « erreur » (§ 311, p. 502). Voir F. DASTUR, art. cit, p. 39-42.

> premières certitudes à partir desquelles [on] peut parvenir à rapprocher progressivement la masse changeante des autres représentations d'une ensemble articulé selon des lois (*gesetzlichen Zusammenhang*) [8].

On comprend alors que Lotze aborde le second chapitre, à qui incombe cette tâche, par la perspective du *Théétète* : comme dans ce dialogue de Platon, son propre problème consiste dans la nécessité de dégager des « contenus de pensée » stables à partir de la « fluence représentative ». Et c'est encore la référence au *Théétète* qui détermine la façon dont on va se confronter à cette « fluence » dans sa double source possible : celle-ci est identifiée par le biais des deux adversaires que Socrate convoque dans recherche maïeutique de la possibilité même d'un savoir objectif (ou « science »), soit : le mobilisme du sensible (Héraclite) et le relativisme de l'*anthropos metron* (Protagoras)[9].

Lotze effectue alors un saut et se projette directement dans la « solution » que Platon donnera au problème de la connaissance ainsi suscité, … mais dans *d'autres dialogues* : le *Théétète*, dialogue « peirastique », ne convoque pas encore la théorie des Idées pour trouver une issue et sortir des options proposées – toutes successivement rejetées**.** Mais c'est en même temps ici que s'effectue le premier croisement interprétatif notable entre la perspective platonicienne et les outils de pensée propres à Lotze. Examinons en ce sens le § 314 qui s'ouvre par une déclaration de Lotze sur la nature de l'Idée – soit précisément, dans ce contexte, « l'outil » platonicien qui s'offre en réponse au problème de la connaissance sous l'angle de la fluence représentative.

> On traduit l'expression platonicienne d'« Idée » par « concept général », traduction exacte dans la mesure où selon Platon il y a des Idées de tout ce qu'il est possible de penser sous une forme générale, indépendamment des perceptions singulières dans lesquelles ce quelque chose se présente (*vorkommt*)[10].

Avant de continuer, notons tout d'abord l'extrême étrangeté de cette déclaration liminaire sur les Idées[11].

(1) alors qu'il ne se prive pas par la suite des références précises aux expressions grecques énonçant dans les textes de Platon les *caractéristiques* des Idées : voir not. le § 318)[12], Lotze n'évoque pas ici le terme d'εἶδος ; celui-ci n'apparaîtra qu'au § 318[13].

(2) La supposée « traduction » par l'expression « concept général »… n'est justement pas du tout une traduction, mais déjà une glose interprétative qui n'a absolument rien de neutre. Le passage de l'Idée au « concept général » peut même éventuellement évoquer davantage le contexte de pensée du stoïcisme avec les notions de καθολική νοήσις et κοινή ἔννοια.

---

[8] LOTZE, *Logik*, III.1, § 309, p. 498-499. – NB : Tous les extraits de Lotze présentés dans cet article le sont dans ma traduction, même ceux du chapitre III.2 de la *Logique* traduit par A. DEWALQUE – et ce dans le souci de garder une complète homogénéité dans les options de traduction retenues pour certains termes techniques.

[9] LOTZE, op.cit., III.2, § 313, p. 506 ; § 318, p. 515. – Voir *Théétète* : 152-153 ; 155 d-157 e ; 160 *sqq*.

[10] LOTZE, op.cit., III.2, § 314, p. 507.

[11] A moins qu'il ne se réfère à des traductions existantes ? Je n'ai pas entrepris cette recherche.

[12] ἀΐδια, ἀγέννητα, ἀνώλεθρα ; χωρὶς τῶν ὄντων ; αὐτὰ καθ'αὐτὰ ὄντα ; νοητός, élément d'un ὑπερουράνιος τόπος ; ἑνάδες, μονάδες..

[13] LOTZE, op.cit, III.2, § 318, p. 514.

La suite du paragraphe nous montre d'ailleurs encore plus nettement qu'il y a eu passage en force sur le plan interprétatif. S'emparant désormais de ce terme de « concept général », Lotze en entreprend l'analyse pour y dégager deux dimensions ; la distinction introduite supporte alors l'essentiel de son propre travail, en tant que celui-ci recherche la solution du problème de la connaissance tel qu'il a été formulé au chapitre précédent : soit par la distinction, *à l'intérieur même de la sphère des représentations* (cf. le § 309 cité précédemment), d'une sphère « stable » et d'une sphère « muable ». Chez Lotze, cette distinction interne à la représentation est celle de *l'affection et du contenu*, en tant que nous « éprouvons » la première et nous « représentons » le second[14].

Nous sommes donc sortis de la doctrine platonicienne, pour entrer dans l'univers de pensée propre à Lotze. Celui-ci l'indique d'ailleurs très clairement en renvoyant ici à un moment bien antérieur de la *Logique* : la 1re section du 1er chapitre du livre 1, consacré à la « doctrine du concept ». Et de fait, il est indispensable de lire ce premier chapitre de l'ouvrage en parallèle avec celui que nous étudions, pour constater à quel point ce qui est dit de la doctrine platonicienne des Idées dans le troisième livre se rattache aussi à d'autres sources venues nourrir la réflexion de Lotze et le faire aboutir au cadre d'ensemble de sa logique. Le passage qu'indique Lotze (§ 2 et 3 du chapitre I. 1) est en effet strictement parallèle à celui du chapitre III.2 concernant la distinction de l'affection et du contenu dans la représentation. Lotze y analyse la « transformation de l'impression en représentation » comme une « objectivation du subjectif » qui s'opère en fait à la faveur d'une distinction survenant entre « notre sentir » (*Empfinden*) et le « sentable » (*Empfindbare*), soit entre « l'état de notre pâtir » (*Zustand unseres Leidens*) et un « contenu qui est en soi ce qu'il est et signifie ce qu'il signifie, indépendamment du fait que notre conscience se dirige ou non vers lui[15]. » J'en conclus le point suivant : l'accès à un « contenu » dont la réalité n'est pas celle de la chose ou de l'événement eux-mêmes dans leur réalité extérieure, Lotze est en mesure de nous la présenter à partir des ressources théoriques propres à son système et donc d'abord indépendamment du recours au geste de Platon inventant les « Idées ».

Si nous revenons à présent du 1er vers le 3e livre, le passage par ce chapitre de la « doctrine du concept » rend effectivement plus claire l'analyse de l'Idée comme « concept général » : cette dernière notion hybride en fait deux lignes de pensée différentes, celle de la généralité et celle, proprement, du concept ; et en conformité avec ce que nous avons trouvé dans la doctrine lotzéenne du concept, entre sa nature de « concept » et sa dimension de « généralité », c'est donc la première qui s'avère en réalité décisive pour la portée logique qui revient à l'« Idée ».

> Car, à vrai dire, c'est seulement pour une seconde ligne de pensée […] qu'importe le fait que le contenu saisi de façon idéelle soit pensable comme ce qu'ont de commun de nombreux contenus singuliers, et par là comme *général*[16].

L'essentiel, ici, se situe donc bien sur l'autre face : celle de ce « contenu » qui s'est dégagé dans son idéalité (*« ideell gefasste Inhalt* », § 314, p. 507). Comme dans le premier chapitre, ce contenu a été désigné comme « signifiant quelque chose en soi »

[14] LOTZE, op.cit., III.2, § 314, p. 507.

[15] LOTZE, op.cit., I. 2, § 2, p. 15. Comparer au chap. III.2, § 314, p. 507.

[16] *Ibid.*

(*an sich etwas bedeutenden Inhalts*). Mais cette dernière expression permet à Lotze de faire retour sur un autre courant face auquel le platonisme fait valoir sa solution du problème de la vérité : la dialectique éléatique. En effet, c'était le problème de cette dialectique que de pouvoir être utilisée par des hommes qui « cherchaient à montrer que tout contenu conceptuel signifie à la fois ce qu'il vise et ce qu'il ne vise pas[17] ». À la ligne problématique du *Théétète* Lotze a donc greffé maintenant celles du *Sophiste* et du *Parménide.* Lotze analysera plus loin que ce qui a permis les « errances » de cette « ancienne dialectique » est le fait d'avoir voulu donner une signification « objective » (*sachlich*) et non formelle à la relation de ses éléments[18] ; mais pour l'instant, il oppose simplement le résultat de cet usage sophistique de la dialectique éléatique à ce qui redevient l'effort de Socrate puis Platon : restituer un « sens fixe et immuable », une « signification donnée et constamment identique à soi » pour le « contenu de nos représentations[19] ».

En se saisissant ensuite de deux exemples de contenus sensibles : blanc et noir, doux et amer, c'est à nouveau en référence au *Théétète* que Lotze (toujours en y ajoutant toutefois ce qui ne s'y trouve pas encore), montre comment la perspective des contenus idéaux donne le complément à l'une des conclusions encore seulement négative du dialogue peirastique : la science n'est pas la sensation. Nous reviendrons sur le terme « science », mais dans l'immédiat, s'agissant donc d'assurer l'accès à nos « contenus de représentations » comme ce dont le « sens » est « fixe et immuable », la « signification » « donnée et constamment identique à soi[20] », le fait que Lotze fasse valoir l'Idée comme « concept » a pour enjeu le fait de distinguer radicalement ce dernier de « l'événement » que peut constituer en nous la modification de représentations sensibles :

> Dans notre perception les choses sensibles modifient leurs propriétés ; mais tandis que ce qui est noir devient blanc et le doux amer, ce n'est pourtant pas la noirceur elle-même qui passe dans la blancheur, et la douceur ne devient pas amertume ; au contraire chacune de ces propriétés, restant éternellement identique à soi-même, prend en cette chose la place d'une autre, et les concepts par lesquels nous pensons les choses n'ont pas eux-mêmes part à la muabilité, qu'à cause de cet échange nous énonçons des choses dont elles sont les prédicats[21].

Dans le *Théétète*, Socrate amène ainsi Théodore à la conviction que le « nom » de la « blancheur » ne pourra être « juste » si « on ne peut même pas tabler sur la blancheur de ce qui coule blanc ».

Toutefois la sphère de l'idéalité ne se limite pas à ces concepts dégagés comme « significations éternellement identiques ». La fin du paragraphe et le paragraphe suivant effectuent le passage du concept aux relations entre les concepts. Or ici, si le saut à effectuer du réel senti au « pensable » reste de même nature, désormais le « contenu » a une dimension supplémentaire : il est *articulé* en lui-même. Passons ainsi d'une qualité sensible à plusieurs de même ordre, d'une couleur à « l'échelle des

---

[17] LOTZE, op.cit., III.2, § 313, p. 506.

[18] LOTZE, op.cit., IV, § 338, p. 555.

[19] LOTZE, op.cit., III.2, § 313, p. 506.

[20] *Ibid.*

[21] LOTZE, op.cit., III.2, § 314, p. 507-508. Cf. PLATON, *Théétète*, 181c-182d ; voir aussi 153e-157b ; 159c-160c.

couleurs » :

> Car auparavant déjà, nous avons aussi acquis la conviction que ce qui rentre dans la composition de cette première connaissance immédiate n'est pas simplement l'unité isolée de tout contenu conceptuel avec lui-même, ni simplement l'opposition uniforme à tout le reste, mais aussi les rapports graduels de ressemblance et d'affinité entre les contenus différents. Quand le blanc devient noir et le doux acide, ils ne deviennent pas seulement autres en général, mais glissent du domaine d'un concept, auquel ils prenaient part, au domaine d'un autre concept, qui est séparé du premier par une étendue invariable qui est celle de l'opposition, une étendue plus grande que celle qui trouve place entre le blanc et le jaune ; une étendue incomparable avec le fossé complet qui se trouve entre le blanc et l'acide[22].
>
> Si le cours du monde extérieur nous avait présenté ne fût-ce qu'une seule fois dans une apparition fugitive, la perception de deux couleurs […] : notre penser les séparerait aussitôt de cet instant temporel et les fixerait ainsi que leurs parentés et oppositions comme un objet persistant de l'intuition intérieure. […] Les couleurs et les sons que nous avons vus et entendus constituent, après que nous les avons une fois ressentis, un trésor qui se trouve maintenant mis en sécurité pour nous, celui d'un contenu valide en soi, doté en lui-même d'une connexité interne (*zusammengehörig*) et ordonnée selon des lois (*gesetzlich*) [23].

C'est donc à partir de ce niveau seulement que Lotze peut déduire de cette analyse la nécessité de distinguer quatre acceptions de la « réalité », rapportées à quatre types originaires de concepts par lesquels nous « interprétons » et « élaborons » le « donné[24] » :

> car nous nommons réelle une chose qui *est* en opposition à une autre, qui n'*est pas* ;
>
> [nous nommons] réel aussi un événement, qui *survient* ou est survenu, par opposition à celui qui ne survient pas ;
>
> réelle [encore] une relation qui consiste (*besteht*) [25] par opposition à celle qui ne consiste pas ;
>
> et réelle, pour finir, une proposition qui *est valide* par opposition à celle dont la validité est encore discutable[26].

Les Idées, concepts ou relations, sont alors effectivement quelque chose dont nous pouvons être « assurés » : comme nous l'avons lu plus haut, Lotze parle d'un « trésor » désormais placé en sécurité » par l'acte logique d'« objectivation » qu' a opéré la pensée en analysant son expérience sensible par les concepts originaires de choses, événements, relations. Au paragraphe précédent, c'est du contenu idéal des relations que Lotze avait tiré le contenu du « monde des Idées » qu'il prête à Platon :

> On comprend donc bien quelle signification cela a, lorsque Platon chercha à réunir en un tout fixe et articulé les prédicats qui dans les choses extérieures se présentent dans un perpétuel changement, et vit dans ce monde des Idées le premier objet véritable de la connaissance[27].

Le concept de monde chez Lotze est toujours lié en lui-même à la notion d'articulation. Celle-ci se décline différemment selon qu'est visé le monde de la réalité concrète ou un « monde des contenus idéaux[28] ». Tout ceci est important, car il faut

---

[22] LOTZE, *Logik*, III.2, § 314, p. 507-508.

[23] LOTZE, op.cit., III.2, § 315, p. 508-509.

[24] Pour ces expressions cf. LOTZE, op.cit., III.5, § 351, p. 582.

[25] Cf. la traduction d'A. DEWALQUE, en référence à la terminologie de Meinong (je remercie D. Pradelle pour cette indication).

[26] LOTZE, *Logik*, III.2, § 316, p. 511. LOTZE souligne. –Le guide, pour dégager cette quadruple distinction, est toujours le langage.

[27] LOTZE, op.cit., III.2, § 315.

[28] L'expression est ici ma propre reformulation.

évidemment rappeler que l'expression « monde des Idées » ne peut être authentiquement platonicienne (le *κόσμος* grec renvoyant à la réalité spatio-temporelle)[29]. Mais puisque chez Platon la définition de la dialectique fait valoir que les Idées elles-mêmes « s'articulent » « naturellement » (*Phèdre*, 265e-266b [30], on comprend comment Lotze opère pour sa part ce glissement vers l'idée de *monde* de l'idéalité (tout en y opérant lui-même l'ajout, remarquons-le tout de même, de la dimension de « totalité » qui ne *s'y trouve pas*[31]).

Par rapport au terme de monde on rappellera par ailleurs l'usage de l'expression « monde du pensable » dans le premier livre de l'ouvrage[32], expression que nous retrouvons également désormais ici :

> il est impossible qu'un sujet singulier ressente ou se représente quelque chose dont le contenu n'ait pas sa place déterminée dans ce monde général du pensable[33].

Or nous dépassons ici le premier enjeu formulé sur la connaissance : à savoir, que l'expérience de l'individu percevant s'assure une signification au-delà du relativisme protagoréen[34]. Lotze fait coïncider le « monde des Idées » avec le « monde du pensable » dans la mesure où les méta-relations entre les contenus idéaux, les « relations éternelles qui se trouvent entre les Idées prises isolément [et] qui rendent certaines compatibles entre elles et font que d'autres s'excluent[35] », constituent pour lui

> les limites au sein desquelles se trouve ce qui doit être *possible* dans la perception[36].

Nous arrivons à un point important. Le « monde du pensable » peut être un « champ » de contenus (« ce qui »). Mais il peut être également un ensemble de conditions de possibilités. Du reste, Platon lui aussi signale que les « divisions et rassemblements » dont il s'agit lorsqu'on explore le champ des Idées, sont ce qui

---

[29] Cf. l'analyse de LOTZE lui-même à propos des expressions de PLATON : « τόπος νοητός»/ « ὑπερουράνιος τόπος », ou « site » intelligible et non-spatial des Idées, au § 318. On retrouve à cette occasion la distinction fondamentale, au sein des quatre acceptions de la notion de « réalité », entre « être » et « validité » : car « ce qui n'est pas dans l'espace, pour les Grecs cela n'est pas, et lorsque PLATON repousse les Idées dans cette patrie non spatiale, ce n'est pas là une tentative d'hypostasier leur pure validité dans quelque genre de réalité propre à l'étant, mais l'effort clairement affiché de repousser d'emblée une telle tentative » (LOTZE, *Logik*, III.2, § 318, p. 516).

[30] PLATON, *Phèdre*, 265e-266b : « découper par espèces selon les articulations naturelles, en tâchant de ne casser aucune partie » ; *Sophiste*, 253d-e. LOTZE fait encore une allusion directe au passage du *Phèdre* à la fin du chapitre, § 321, en évoquant les « jointures et articulations que PLATON a seulement voulu épargner ».

[31] Voir le passage du *Sophiste* : pour l'Etranger, la recherche des articulations entre les Idées peut aussi faire apparaître que « beaucoup de formes » sont « totalement isolées ». Au contraire LOTZE donne un rôle crucial à la dimension de totalité pour cet « ensemble articulé » que forment les Idées et attribue ici à PLATON ce qui relève de sa propre perspective : « PLATON chercha à réunir en un tout fixe et articulé… » dans notre citation du § 315 ; voir aussi, avec une insistance particulière, le dernier paragraphe du chapitre : III.5, § 321.

[32] Cf. LOTZE, *Logik*, I, 2, § 3, p. 16.

[33] .LOTZE, op.cit., III.2, § 318, p. 515-516.

[34] Sens de la suite du passage ici : « mais que [ce contenu] reste, sans aucun rapport à l'ensemble de ce monde, une singularité de ce sujet-ci sans autre terroir qu'en lui (*heimisch*) ».

[35] LOTZE, op.cit., III.2, § 315, p 509-510.

[36] LOTZE, op.cit., III.2, § 315, p. 510. LOTZE souligne.

« permettent de parler et de penser[37] ».

Mais *de quoi* Lotze veut-il, pour sa part, assurer la possibilité ? Pas seulement de la parole, pas seulement de la pensée, pas seulement de la perception comme dans sa dernière phrase citée : mais de la *connaissance*. En d'autres termes, alors même que ce chapitre a pour objet propre de poser la « grandeur » et la nécessité du « geste philosophique de Platon » par lequel celui-ci a ou aurait dégagé la sphère de l'idéalité – et comme telle de la « vérité » – en la distinguant de la sphère de l'être et de l'événement, *il faut aussi absolument restituer que la nécessité de ce geste prend sens dans la visée d'un but qui excède cette découverte*. Si dégager l'identité des contenus de pensée « en soi », au niveau de ce qui se constitue alors comme une logique pure, est nécessaire à saisir les conditions de possibilité du penser tout autant que du percevoir, il restera aussi, pour édifier encore une *connaissance*, à faire le lien entre ces deux sphères de la validité (*Geltung*) et de l'être, c'est-à-dire entre la sphère de la réalité idéale et celle de la réalité concrète... et cela, bien que l'aveu de Lotze leurs rapports soient précisément un « prodige abyssal » :

> cela même (*Sache*) que nous désignons par le nom de validité n'a rien perdu […] de ce qu'il a de prodigieux (*Wunderbarkeit*) et qui nous porte à la mêler à l'être[38].Nous servant innocemment de notre penser comme d'une faculté naturelle, nous sommes dès longtemps accoutumés – nous trouvons même qu'il y a là une évidence – à ce que le contenu des perceptions et phénomènes, en leur variété, se plie à des perspectives générales et puisse se laisser appréhender selon des lois générales […]. *Mais qu'il en soit ainsi, qu'il y ait des vérités générales qui ne sont pas elles-mêmes comme les choses et qui pourtant gouvernent la façon dont celles-ci se comportent* (*Verhalten*), c'est là […] un prodige abyssal (*Abgrund der Wunderbarkeit*) [39].

Il faut bien lire les *deux* moments constitutifs de ce passage. Nous comprenons alors que la génialité du geste par lequel Platon découvre l'autonomie de la sphère idéelle, selon Lotze, ne cesse pas de nous renvoyer à la question de la *concomitance des deux sphères.* Le vocabulaire employé par Lotze est à relever : ces deux sphères sont tout autant celles des « phénomènes » et des « lois ». Le terme « Idées » est lui-même désormais doublé de ce terme de « lois ». Dire qu'il est « étrange et merveilleux » que les phénomènes soient légaux, que la phénoménalité ne soit pas seulement un divers,

---

[37] PLATON, *Phèdre*, 266 b.

[38] C'est-à-dire la tendance à « hypostasier » le mode de réalité propre aux idées et aux vérités en le faisant indûment passer de la validité à l'être. C'est un enjeu important du chapitre dans la mesure où celui-ci doit justement établir la distinction des deux sphères validité/ être, respectivement pour les vérités et pour les choses. LOTZE a consacré les § 317-319 à réfuter cette interprétation « hypostasiante » des Idées platoniciennes : soit le fait que Platon lui-même aurait attribué aux Idées une « existence », certes « séparée des choses » mais pourtant encore « similaire à l'être des choses » (LOTZE, *Logik*, III.2, § 317, p. 513). Son interprétation de la polémique d'ARISTOTE contre les Idées conduit à une position herméneutique fine : si ARISTOTE dénonce, dans la *Métaphysique* (livres A, M), « l'absurdité d'une réalité chosale des Idées », LOTZE propose de déplacer la cible réelle de Platon lui-même… à l'école platonicienne ultérieure, qui serait précisément tombée dans cette fausse lecture hypostasiante (§ 319, p. 517). – Mais enfin, et surtout, la tentation d'hypostasier le domaine idéal des vérités excède de toute part la question du sens métaphysique du système platonicien. LOTZE la pointe comme une tentation récurrente dans toute l'histoire de la pensée: hypostase des principes de la philosophie, mais aussi hypostase des lois de la nature (§ 320). Pour ce qui est du premier point, la cible immédiate de LOTZE est explicitement l'idéalisme contemporain, dernière « mouture (*Gestalt*) de la philosophie allemande », « qui a cru pouvoir poser une idée inconditionnée à la place des Idées platoniciennes » (§ 320, p. 519).

[39] LOTZE, *Logik*, III.2, § 320, p. 519-520. Je souligne.

c'est bien se situer à un point de l'interrogation philosophique qui prend pour objet dernier ce qu'il en est cette fois du *lien de l'idéalité logique et de la sphère de l'étant*, en tant qu'elle soutient « mystérieusement » la connaissance du monde qui nous apparaît : soit l'activité même de la *science*. Et c'est aussi à partir de là que je veux désormais lire le projet de Lotze, dans ce chapitre et au-delà, en lien avec Kant.

LOTZE, KANT ET PLATON : COMMENT CONNAITRE LES PHENOMENES, OU LE PROBLEME DE LA SCIENCE

Dans son article consacré à ce chapitre, François Dastur attire l'attention sur un passage « anti-kantien » dans le paragraphe qui le précède immédiatement : soit la fin du chapitre 1. Sans prononcer le nom de Kant, Lotze y suggère une solution kantienne qui aurait pu être donnée au problème du scepticisme[40] …pour l'écarter, toutefois, aussitôt[41]. Par rapport à Kant, le moment auquel nous nous situons est bien celui où Lotze énonce une divergence cruciale : le maintien d'une « chose en soi » est vain.

Or c'est *ce* paragraphe qui nous sert de transition entre l'examen du problème sceptique et le chapitre du « monde des idées ». Avant de revenir sur ce que cela peut impliquer, constatons aussi le retour de Kant à la fin du nouveau chapitre consacré à Platon : le dernier paragraphe de ce chapitre expose le jugement de Lotze sur ce qui constituerait « la véritable imperfection de la conception platonicienne[42] » ; à savoir : les Idées de Platon sont constituées comme des *concepts* au lieu d'avoir la *forme d'un jugement*. Je ne peux pas m'arrêter ici sur les raisons qui font que pour Lotze cette forme du jugement est effectivement la forme logique supérieure dans l'optique du lien entre logique et connaissance : je me contente pour l'instant seulement de retrouver ici le lien fait avec Kant, à qui le même reproche (ou tout du moins un reproche du même ordre) est formulé.

> Kant encore, dans sa recherche des formes *a priori* qui devaient donner au contenu empirique de nos perceptions l'unité d'une connexité interne (*Zusammengehörigkeit*), a d'abord eu l'idée de les développer sous la forme de concepts pris isolément : les catégories[43],
>
> … bien qu'en les tirant à vrai dire des « formes du jugement elles-mêmes ».
>
> Lorsqu'il crut être en leur possession, il devient d'autant plus manifeste qu'il n'y avait rien à en tirer ; d'où l'effort qui s'ensuivit d'en tirer à nouveau des jugements, les principes de l'entendement dont il devenait alors possible de faire, comme majeures [accolées] aux mineures que fournit l'expérience, une application réelle[44].

Tout ceci, qui peut sembler une simple remarque subordonnée par rapport à

---

[40] LOTZE, op.cit., III.1, § 311-312, p. 501-504. Cf. F. DASTUR, art. cit., p. 41-42. Selon le principe suivant : le scepticisme ne nie la possibilité d'un accès à la vérité que pour avoir maintenu la dualité entre un monde de choses et un monde de représentations. La connaissance serait-elle sauvée si l'on pouvait dire : « nous ne connaissons que les phénomènes, non l'essence des choses elles-mêmes » (§ 312, p. 503) ?

[41] LOTZE se refuse à la « répartition de la valeur » de la connaissance qu'implique encore une telle position. De fait, même en renonçant à la possibilité d'une connaissance de « l'essence des choses », celle-ci resterait implicitement « l'élément supérieur » et la connaissance des phénomènes ne serait qu'un « pis-aller » (« *das Schlechtere* » opposé à « *das Höhere* » ; je recours à une traduction libre).

[42] Laquelle, selon la logique de la construction du chapitre, est donc à substituer au reproche d' « hypostase » ; voir note 38.

[43] LOTZE, *Logik*, III.2, § 321.

[44] *Ibid.*

l'enjeu du chapitre soit l'établissement de la sphère de l'idéalité et de son autonomie, doit au contraire être remis au centre de l'attention. Pourquoi ? Notons tout d'abord les deux points suivants :

1. Dans le dernier paragraphe cité, la fécondité de l'outil théorique majeur de Kant, soit les « formes *a priori* », est rapportée à l'application qui peut en être faite au réel des phénomènes, donc à la connaissance du réel en ce sens phénoménal.

2. Par ailleurs, Lotze évoque lesdites « formes *a priori* » *en des termes qui lui servent aussi à caractériser la fonction logique des « contenus idéaux* ». On comparera ainsi leur fonction, décrite ici comme celle de « donner au contenu empirique de nos perceptions l'unité d'une connexité interne (*Zusammengehörigkeit*) », et l'opposition que Lotze introduit systématiquement entre *Zusammensein* et de la *Zusammengehörigkeit…* pour doubler la distinction de la sphère de l'être et de celle de validité des contenus idéaux[45].

Que fait donc l'idée platonicienne telle que Lotze l'a présentée ici, dans l'économie de sa problématique, sinon de permettre de suspendre la « fluence » dans laquelle sont pris les contenus perceptifs[46] ? Les Idées platoniciennes sont valides en leur signification conceptuelle en tant qu'elles sont des « unités » (Lotze se réfère alors au grec de Platon : *ἑνάδες, μονάδες*) dont le « *sens* » comporte la dimension de « réunir tout ce qui relève en lui d'une connexité interne (*Zusammengehörigen*) et d'exclure tout ce qui lui est étranger[47] ». Idées platoniciennes et formes *a priori* chez Kant ont donc au moins cet élément en commun – précisément celui qui est pour Lotze décisif : elles cernent une sphère idéale de significations, dont les articulations internes sont d'une autre nature que celle des éléments de la réalité appréhendée dans l'expérience sensible ; et elles seules, en tant que telles, sont à même de *donner sens* à cette expérience en constituant le cadre sous-jacent où elle pourra seulement s'avérer consistante pour l'esprit.

À partir de ce préalable, je peux reprendre le point en discussion. Je défends que le parallèle dans la critique lotzéenne de Kant et de Platon, s'agissant de ne pas avoir (du moins pour Kant, pas directement) reconnu la nécessité de conformer les contenus de la sphère idéale sous la forme de jugements, n'est pas du tout une remarque conjoncturelle. Plusieurs étapes sont toutefois encore nécessaires pour le montrer. Avançons d'abord dans la *Logique* jusqu'au début du dernier chapitre où Lotze fait le point sur les réflexions menées jusque là. L'idée que les contenus de pensée forment un monde, déclare-t-il alors,

> ne nous garantit que la sécurité avec laquelle la pensée se meut à l'intérieur du monde des Idées en tant que tel,

c'est-à-dire

---

[45] Voir LOTZE, op.cit., III. 5, § 359, p. 580 (cf. aussi I. 2, § 65, p. 90) ; III. 5, § 363, p. 605 ; notamment : « reconnaître ainsi un [ordre de] coexistence (*Zusammensein*) qui ne soit que factuellement général, sans comprendre ce qui en fait une connexité interne (*Zusammengehörigkeit*), c'est ni plus ni moins renoncer à la connaissance » ; I, « Einleitung », VI ; I, « Einleitung, I et V : LOTZE utilise également l'opposition *zusammengehörig/ zusammengerathen* (à propos des représentations).

[46] Voir le § 314 que nous avons déjà cité en ce sens : *supra*, p. 6.

[47] LOTZE, op.cit., III.2, § 318, p. 516. LOTZE souligne. L'expression de « classification éternelle » fonctionne comme un rappel de la fin du chapitre 2 (cf. *supra*, note 31).

recherche le *système* des articulations *(Zusammenhänge)*, éternellement identiques, de ses éléments […].

Mais cela seul n'est pourtant pas ce que l'on exige de savoir. Bien plutôt on cherche quelle est la *signification de cette division systématique de tout le contenu représentatif pour l'ordre empirique non systématique* dans lequel un fondement indépendant du penser fait pénétrer les contenus des représentations possibles ; nous ne voulons pas seulement apprendre à comprendre la *classification** éternelle, mais aussi le *cours** muable des choses (*Sachen*)[48].

La finalité du chapitre 2 apparaît ainsi plus clairement : la tâche reste de connecter la sphère de l'idéalité, établie en tant que telle dans ce chapitre « platonicien », à la sphère « réale » de ce qui est et advient dans sa muabilité[49]. Il s'agit donc ultimement de « notre espoir de pouvoir maîtriser le cours de la réalité par la pensée[50] ». Et il s'agissait d'ailleurs déjà de cela lorsque nous étions partis d'Héraclite ! L'ambition de Lotze n'est pas de laisser seulement valoir les éléments du monde idéal dans leur sphère propre. D'où l'orientation des trois derniers livres de la *Logique*, que le titre du troisième chapitre me semble le mieux indiquer : « *Apriorisme et empirisme* ». Mais précisément, continue Lotze,

le penser ne peut reconnaître à aucun des éléments […] du monde des Idées pris isolément, en dehors de la signification éternelle qui lui revient dans ce monde, la nécessité d'une réalisation temporelle dans le cours des choses[51].

Or, non seulement

– nous avons là une prémisse qu'on pourrait juger kantienne, surtout si l'on garde en tête que la pensée de Kant, dans le contexte philosophique où évolue Lotze, tire sa valeur pour lui surtout d'être le *garde-fou* contre certains excès de l'idéalisme spéculatif[52] ;

– mais par ailleurs, les trois « points » sur lesquels Lotze va alors asseoir la possibilité de développer tout de même une connaissance du « seul monde qui nous soit donné[53] », en en dégageant les « lois », ont également une assise kantienne. Le tout premier nous ramène précisément à l'exigence de s'appuyer sur des formes hypothétiques du jugement, et non de « simple concepts », pour être à même d'effectuer avec légitimité cette liaison entre ce qui est et les propositions qui peuvent en être énoncées de façon valide[54]. Plus largement, la nature hypothétique de notre

---

[48] LOTZE, op.cit., III. 5, § 346, p. 574. Je souligne, sauf pour les termes marqués d'une astérisque.

[49] Pour le sens de « *real* », voir *ibid.,* III. 4, § 345 : « par réal nous ne devrons comprendre que les choses en tant qu'elles sont et les événements en tant qu'ils surviennent ». Je traduis par « réal » de façon à conserver « réel » pour l'allemand *wirklich*. Il arrive ainsi à LOTZE de parler (comme par exemple au § 347 qui suit notre extrait) de la « *reale Wirklichkeit* » = « réalité réale »… par opposition à la réalité idéale de ce qui est valide.

[50] LOTZE, op.cit., III. 5, § 348, p. 576.

[51] *Ibid.*

[52] Cf. LOTZE, op.cit., III. 3, § 328, p. 536: « *Es ist im wesentlichen die Ansicht KANTS, die ich hier vertrete, und von der hier die deutsche Philosophie nie hätte abtreten sollen* ».

[53] LOTZE, *System der Philosophie. Zweiter Theil. Drei Bücher der Metaphysik*, Leipzig, Hirzel, 1879 [*Metaphysik* 1879], § 35, p. 81.

[54] En vertu de la citation que nous venons d'introduire, « toute notre connaissance est donc […] hypothétique ; elle s'insère en un point donné de la réalité effectivement donnée pour, de ce fondement réel, dériver *comme réelles* les conséquences qui appartenaient sur le mode de la nécessité du pensé au fondement en tant qu'il est pensé ; mais il n'est jamais possible d'attester à partir de simples concepts du

connaissance du monde empirique va pouvoir résonner avec la démarche d'appréhender le monde empirique selon des *lois* : et ce point nous permet alors de faire notre dernier mouvement de retour vers le chapitre du « Monde des Idées ».

Dans le chapitre consacré à Platon et à l'émergence de l'autonomie d'une sphère idéale, on notera deux moments où Lotze utilise un parallèle entre « Idées » et « lois » :

– lorsque Lotze commente la tendance à hypostasier les principes (comme l'ont été les Idées platoniciennes, soit dans l'interprétation dénoncée comme *fautive* des § 317 à 320), il note que cette même tendance se remarque également « en dehors des cercles de la pensée philosophiques », à savoir dans un certain discours à propos des « lois de la nature ». Or si le même vice d' « hypostase » peut être dénoncé à propos des lois, cela implique qu'il est possible de les situer à leur tour dans cette sphère d'éternelle validité indépendante de l'existence des choses :

> comme il est fréquent aujourd'hui d'entendre parler de lois de la nature éternelles et immuables […] des lois qui cesseraient certes de se traduire dans les phénomènes (*deren Erscheinung aufhören würde*) s'il n'y avait plus de choses auxquelles elles pussent s'imposer – mais qui n'en continueraient pas moins d'être valides éternellement et qui à chaque instant pourraient se ranimer dans leur puissance efficiente si elles se voyaient proposer un nouveau point d'application, où qu'il se trouve ; il arrive même, à l'occasion, de voir ces lois représentées comme trônant en majesté au-dessus de toute la réalité de l'étant, tout à fait dans ce lieu supracéleste que Platon nommait la patrie de ses Idées[55].

– Le même parallèle entre Idées et lois de la nature est répété au paragraphe suivant, lorsque Lotze discute cette fois l'objection qu'Aristote formule aux Idées platoniciennes du côté du concept de la participation. Lotze concède qu'en effet les Idées ne peuvent être causes du mouvement des choses – mais que puisque telle n'est pas leur fonction, il n'est pas pertinent de le leur reprocher. Or, à nouveau :

> Faisons le lien avec le présent : nos lois de la nature, contiennent-elles un *départ* du mouvement ? Au contraire : elles présupposent que soit donnée une série d'indications qu'elles-mêmes ne peuvent pas établir mais dont on peut dériver, *si* elles sont données, la nécessité de l'articulation (*Zusammenhang*) interne des phénomènes qui dès lors en découlent[56].

Puisque l'auteur nous exhorte lui-même à « faire le lien avec le présent », je ferai ici plus largement le lien avec les objectifs qui ont porté Lotze à édifier et structurer comme il l'a fait cette troisième partie de la *Logique*. À savoir bel et bien l'objectif de dériver de la *logique* les fondements de l'*épistémologie* – et notamment, celle de la science de la nature. Projetons-nous vers la fin du dernier chapitre : immédiatement avant les quatre pages conclusives, quatre paragraphes sont consacrés à l'interprétation de la mécanique (science physique du mouvement) comme science pure, c'est-à-dire assise sur des principes *a priori* (§ 359 à 362). Le rapport à Kant y est entièrement explicite : Lotze y précise immédiatement que ce faisant il s'agira de prendre la défense d'une expression de Kant sur cette question, en « ramenant à leur juste mesure » les critiques qui y ont été adressées[57].

En prenant du recul par rapport à l'ensemble de ce que nous venons de poser et de rappeler, voici alors comment nous pouvons désormais relire la place et le rôle du chapitre consacré au « Monde des Idées » dans cette première partie du *Système*

---

pensé la réalité réale de ce qui est pensé en eux » (LOTZE, *Logik*, III. 5, § 348, p. 576).

[55] LOTZE, op.cit., III.2, § 320, p. 519.

[56] LOTZE, op.cit., III.2, § 321, p. 520.

[57] LOTZE, op.cit., III.5, § 359, p. 595-596.

définitif de Lotze. Certes, les Idées de Platon et les lois de la nature ne devront pas être assimilées directement (au § 347, soit cette fois le début du livre 5, Lotze note que les lois logiques et les lois de la réalité empirique ne sont pas de même ordre)[58] ; il n'en reste pas moins que les unes et les autres appartiennent à la même *sphère* : en tant que propositions, les lois fondamentales de la science de la nature, elles aussi, *sont valides*, c'est-à-dire dotées d'une réalité indépendante de celle des étants et événements sur lesquels elles portent. Dans le vocabulaire des chapitres succédant à celui du « Monde des Idées », elles sont des « vérités *a priori* »… (titre du dernier chapitre). Elles le sont par ailleurs sous la forme de *propositions* et donc sous la forme logique de jugements, comme Lotze le requiert à la fin de son analyse des Idées platoniciennes, qui pour leur part sont effectivement situées dans cette sphère idéale de validité, mais avec cette « imperfection » de n'avoir été posées ici que sous la forme du concept[59].

Il fallait que Lotze dégageât d'abord de la sphère de la « réalité réale » celle de la réalité idéale, pour pouvoir ensuite appliquer cette distinction à plusieurs niveaux du rapport de la logique à la connaissance : logique pure, mathématique[60], science pure de la nature. Ce moment décisif s'effectue *via* la lecture de Platon pour être ensuite réinvesti dans une fondation générale de l'a prioricité de la connaissance à l'encontre de l'empirisme. Le recours de Lotze à Platon ne peut donc être pensé indépendamment de son rapport à Kant, et prend sens à partir de lui.

Par ailleurs – c'est vrai tout autant –, de tout ce qui a été évoqué il ressort que Lotze n'est qu'un demi-kantien. Pour le résumer très synthétiquement :

– il est aprioriste tout en se débarrassant de la perspective transcendante de la chose en soi ;

– en outre, il est aprioriste *sans être transcendantaliste* : ultimement, le contenu de la sphère idéale est indépendant de l'esprit qui le pense. Or c'est à nouveau ici que la réflexion sur la doctrine de Platon est venue soutenir chez lui ce qu'il faut alors nommer une *conception non kantienne de l'a priori*.

> L'opinion de Platon n'était pas que les Idées dussent être seulement indépendantes des choses – mais que, dans le mode de réalité qui leur revient, elles dussent l'être aussi de l'esprit qui les pense[61].

Dans ce qui est ici un commentaire de l'épithète des Idées platoniciennes comme « séparées » (χωρὶς τῶν ὄντων), Lotze retrouve alors tout aussi bien le thème de la réminiscence :

> à l'instant où nous pensons le contenu d'une vérité, nous sommes tous convaincus de ne pas l'avoir engendré, mais de l'avoir seulement reconnu ; même lorsque nous ne le pensions pas, il était valide et

[58] LOTZE, op.cit., III. 5, § 347, p. 574. Cette différence d'ordre est celle des contenus analytiques (propositions identiques) et des contenus synthétiques.

[59] Cf. nos analyses *supra*, p. 10.

[60] Voir, toujours au chapitre 5, la relecture des exemples kantiens tirés des « principes de l'entendement pur » : 7+5 = 12 ; qu'entre deux points on ne puisse mener qu'une ligne droite : § 353-354). Cf. KANT, *Kritik der reinen Vernunft*, Transz. Anal. Axiome der Anschauung, A164/B205 ; trad. fr. A. Renaut, *Critique de la raison pure*, « Axiomes de l'intuition », « Preuve », Paris, GF, 2006[3], p. 240-241 ; *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik, die als Wissenschaft wird auftreten können*, I, § 2, c°, II **(**Ak. IV, 268-269), trad. fr. L. Guillermit, *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, Paris, Vrin, 1993, p. 28.

[61] LOTZE, *Logik*, III.2, § 318, p. 515.

il sera valide indépendamment de tout étant, des choses aussi bien que de nous[62].

En termes platoniciens, l'expression de la même idée serait ici que : l'Idée (εἶδος) n'est pas un « νόημα », mais bien un « νοητόν » ; ou plutôt en tant que *νοητόν* elle n'est pas réductible à un νόημα, même quand elle le devient également au moment et dans l'acte de la « réminiscence ». L'équivalent lotzéen de la réminiscence est alors l'acte d'*intuition* dans lequel sont appréhendés ces contenus idéaux (et il y a en ce sens intuition des concepts et propositions mathématiques, des propositions pures des sciences, de même que des contenus idéaux sous-jacents à la perception ; on y reconnaîtra aussi des éléments de l'analytique kantienne : spatialité, temporalité, concepts d'« effet et de cause » ou encore « de chose et de propriété[63] »).

Pour résumer désormais définitivement mon propos concernant le triangle Lotze - Kant-Platon, je poserai donc finalement que :

(a) dans le cadre d'une interrogation d'ensemble sur les fondements logiques de toute connaissance objective possible, *le recours à Platon représente une remarquable stratégie de Lotze pour dépasser ce qu'il récuse de Kant* : la thèse transcendantaliste, soit l'idée que ce ne sont pas les contenus de pensée qui se révéleraient transcendants à l'esprit lui-même, corrélativement à la thèse de la dualité phénomène/ « chose en soi » (la transcendance se retrouvant en ce cas dans une projection « chosale » des phénomènes).

(b) Inversement : *ce que Lotze assume de la pensée kantienne*, et dont il ne faut pas méconnaître la très grande présence dans cet ouvrage et sa ligne directrice, *prend à son tour le relais du « moment platonicien » dès que l'on sort de la tâche dévolue à la logique pure*, pour entreprendre d'interroger la « signification » de cette dernière pour la connaissance de l'autre sphère – celle de la réalité empirique[64].

Faisons jouer aussi à cette conclusion sa fonction d'ouverture : j'ajouterai alors que ces deux points n'épuisent pas le rapport de Lotze à Platon – un rapport où par ailleurs, selon moi, Platon et Kant s'intermédient toujours dans l'élaboration des perspectives fondamentales de l' « idéalisme téléologique » par lequel Lotze définit son système. Il resterait à le montrer en prenant en compte ces autres textes importants où Lotze, dès 1841, en 1864, et jusqu'en 1879[65,] fait jouer le « monde des Idées » dans la perspective du « fondement du logique dans l'éthique » ; soit l'autre formule-clé à laquelle il rapporte le sens de cette dimension « téléologique » de son idéalisme. Nous nous apercevrions alors que les besoins de cet exposé nous ont amenés à laisser encore de côté ce qui est pourtant, chez Platon aussi, l'essentiel : soit la reconnaissance de la clé de voûte du « monde des Idées » dans « l'Idée du Bien ».

---

[62] *Ibid.*

[63] LOTZE, op.cit., III.5, § 353, § 361, fin ; III.2, § 314-315 ; III.3, § 328, p. 535. Ou enfin encore, ajoute LOTZE : nos « représentations éthiques du bien et du mal »

[64] Cf. le § 346, p. 574, déjà cité *supra* p. 11.

[65] Cf. *supra*, notes 4 et 5; LOTZE, *Metaphysik*, 1879, I, chap. 3, § 35, p. 81.